

La première révolution du livre Du manuscrit au livre imprimé



DOSSIER DE PRESSE

Le nouvel Espace Ami Lullin au service de la Bibliothèque de Genève

Un nouvel élan pour l'Espace Ami Lullin

La première révolution du livre

De la plume au plomb

« Feuilletter » les manuscrits

Choix de reproductions

Dépliants et flyers

- La première révolution du livre ; du manuscrit au livre imprimé
- Dans les papiers de Rousseau
- Les Jeudis midi de la Bibliothèque de Genève



BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE

Le nouvel Espace Ami Lullin au service de la Bibliothèque de Genève

La Bibliothèque de Genève est la plus ancienne institution de Genève. Son existence est signalée pour la première fois en 1561. Elle est alors installée dans l'aile principale du Collège et de l'Académie fondés par Jean Calvin en 1559. Elle est prioritairement créée pour répondre aux besoins des enseignants et des étudiants.

En 1702, elle vit un tournant de son histoire. Dotée d'un nouveau règlement, elle accède au statut « d'ornement public ». La Bibliothèque devient une institution au service de l'ensemble de la collectivité. Elle gagne en visibilité, s'ouvre à des domaines qui dépassent largement les enseignements de l'Académie. Visitée par les hôtes illustres de passage à Genève, elle bénéficie des réseaux internationaux tissés par les membres de sa direction.

Dès l'occupation française, la Bibliothèque est gérée par la Société économique qui régit les biens des Anciens Genevois. Au milieu du XIXe siècle, elle est remise à la Ville de Genève qui l'administre toujours. La Bibliothèque déménage dans le bâtiment actuel de la Promenade des Bastions en 1872. De nombreux aménagements sont nécessaires au cours du XXe siècle pour faire face à l'accroissement vertigineux de la production imprimée.

L'Espace Ami Lullin et les perspectives de médiation

Dès son installation aux Bastions en 1872, la Bibliothèque dispose d'une salle d'exposition – la Salle Ami Lullin, du nom d'un de ses anciens directeurs et bienfaiteurs – pour présenter les fleurons de ses collections. Son emplacement actuel date de 1905. En 1927, elle accueille le Musée historique de la Réformation et en 1937, le Musée Jean-Jacques Rousseau.

Rénové en 2008, le cadre exceptionnel du nouvel Espace Ami Lullin offre à la Bibliothèque de Genève un équipement de médiation de grande qualité répondant à toutes les exigences de sécurité et de présentation. Une salle de conférence très bien pourvue lui est également allouée.

Cet aménagement de premier ordre permet à l'institution de développer une véritable politique de médiation. Un programme d'expositions pour les prochaines années a déjà été établi. Fondé sur les collections propres de la Bibliothèque mais aussi sur des collaborations permettant de présenter les trésors d'autres institutions ou de collectionneurs privés, il propose au plus large public les richesses du patrimoine imprimé et documentaire. Plusieurs vitrines, consacrées à la vie et à la postérité de Jean-Jacques Rousseau, mettent en valeur les trésors de la Bibliothèque dans ce domaine.

Un riche programme de conférences, de colloques et de rencontres complète cette offre. A travers cet ensemble d'activités culturelles – qui doit encore largement se développer – la Bibliothèque de Genève souhaite faire rayonner ses collections grâce à leur mise en valeur et ainsi attirer un large public dans ses murs.

20 octobre 2008/JCG

La première révolution du livre

La première révolution du livre, soit le passage du manuscrit médiéval à l'imprimé, est une révolution à multiples facettes : c'est un changement de support – le parchemin est remplacé par le papier – le passage d'une production manuscrite à l'impression par caractères mobiles, et enfin l'abandon de l'enluminure au profit du bois gravé, rassemblant ainsi dans un même objet images xylographiques et textes imprimés.

Cette révolution est lente. Les prémices sont perceptibles à l'aube du XVe siècle. Elle prend forme dans les premiers imprimés désignés sous le terme « incunables ». Cependant, jusqu'à la fin du XVe siècle, les interactions entre le manuscrit et l'imprimé sont nombreuses, l'imprimé ayant de la peine à s'affranchir de son modèle dans sa première jeunesse.

L'écriture

L'écriture évolue tout au long du Moyen Âge. A chaque époque correspond son écriture. Il faut remonter jusqu'au IXe siècle, sous l'empire carolingien, pour trouver les racines de la révolution typographique du XVe siècle. C'est à cette époque que se développe l'écriture caroline, une écriture simple, au tracé clair. C'est l'ancêtre de notre minuscule.

Dès le XIIe siècle apparaît l'écriture gothique, aux traits anguleux, au tracé serré, avec de nombreuses abréviations qui compliquent le déchiffrement du texte.

A l'aube du XVe siècle apparaît l'écriture humanistique qui doit son nom aux premiers humanistes italiens qui l'utilisent. Cette écriture, qui reprend les caractéristiques de la caroline, aura un tel succès que les premiers imprimeurs finiront par l'adopter et graveront des caractères typographiques appelés « romains » pour imprimer les classiques de l'Antiquité et les textes des humanistes. L'écriture humanistique se transforme rapidement à son tour en écriture cursive dont s'inspirera Alde Manuce, à Venise, pour graver des caractères appelés « italiques », d'où son nom de lettre aldine ou vénitienne.

Les premiers imprimeurs reprendront non seulement ces différentes écritures médiévales mais également les abréviations usuelles pour graver leurs caractères typographiques.

Quand l'imprimé imite le manuscrit

L'imprimé imite dans un premier temps le manuscrit, non seulement dans sa mise en page mais également dans sa décoration. La ressemblance est troublante. Il devient parfois difficile de distinguer le manuscrit de l'imprimé. Cela s'explique par le fait que les manuscrits constituaient la copie sur laquelle travaillaient les imprimeurs.

Dans le manuscrit médiéval, la page de titre n'existe pas encore. Il faut lire les premiers mots du texte pour en découvrir le contenu. L'auteur du texte est rarement indiqué. De même, on ne trouve généralement aucune mention du scribe ni la date de la copie.

Le texte est compact. Il n'y a pas d'alinéa. C'est que le parchemin, fait à partir de peaux de chèvre ou de mouton, parfois de veaux mort-nés – le vélin – coûte cher et le périmètre d'écriture doit être exploité au maximum. Alors, pour guider l'œil du lecteur, on utilise des couleurs, des signes ou des ornements qui structurent le texte, mettent en évidence ses parties importantes.

La fin de l'ouvrage se termine simplement par le mot « explicit » en latin ou « finit » en français.

C'est seulement peu à peu que les imprimeurs s'écartent de leur modèle initial, donnent une identité au livre avec le colophon, placé à la fin du texte, qui indique non seulement le nom de l'auteur et le titre de l'ouvrage mais aussi le lieu et la date de l'impression et le nom de l'imprimeur.

L'iconographie

De grands thèmes iconographiques sont repris par les premiers imprimeurs, avec parfois quelques variantes. Dans une société médiévale profondément religieuse et chrétienne, on trouve les grands thèmes iconographiques qui représentent les âges du monde et ceux de la vie: la Création, l'amour et la procréation, et la mort.

Le pouvoir royal est également souvent représenté au travers de scènes de bataille ou de sacrement, avec néanmoins une mise en garde, à travers la roue de la fortune, que la puissance en ce monde est transitoire et précaire.

Les artistes qui ont peint ces manuscrits appartiennent la plupart au cercle des plus grands enlumineurs du XVe siècle. Ils répondent généralement à une demande. Les commanditaires sont pour la plupart nobles. Ils appartiennent à la famille royale ou gravitent autour d'elle.

Par sa décoration, chaque manuscrit est unique. Il n'y a pas de production de masse. Certes, il y a des centres urbains où la fabrication de manuscrits est plus intense qu'ailleurs. Ce sont des villes universitaires comme Bologne et Paris – spécialisées respectivement dans le droit et la théologie – qui répondent à une demande estudiantine.

A l'aube de la première révolution du livre, la lecture est donc principalement réservée à une élite, qu'elle soit ecclésiastique ou laïque. La lecture n'est pas une pratique populaire et posséder un livre, un manuscrit, est un symbole de savoir et de puissance. Il faudra attendre l'imprimerie pour élargir le cercle des lecteurs. Les imprimeurs dans un premier temps n'utilisent guère d'illustrations et laissent aux enlumineurs le soin de décorer l'ouvrage. Mais ils optent rapidement pour un nouveau procédé : la gravure sur bois. Le graveur taille dans un bloc de bois pour dégager en relief le dessin à imprimer. C'est ce qu'on appelle la taille d'épargne. Les gravures sur bois vont alors remplacer les scènes décoratives peintes dans les manuscrits.

Venise et Genève

Pourquoi Venise ? Tout simplement parce qu'elle est l'un des grands centres de production imprimée, voire le plus grand à la fin du XVe siècle. C'est dans la Cité des doges que se marient l'imprimerie et l'humanisme de la Renaissance. C'est également dans les manuscrits peints à Venise à la fin du XVe siècle que sont produits les textes en écriture humanistiques insérés dans des architectures antiques.

Et Genève ? Malgré sa faible population (environ 4000 habitants au début du XVe siècle), sa situation géographique au carrefour entre l'Europe du nord et l'Italie a certainement stimulé la création artistique, elle-même renforcée par la présence des ducs de Savoie. On y trouve des manuscrits produits par ou pour cette ville mais également de magnifiques incunables sortis des ateliers d'imprimerie genevois comme ceux de Louis Cruse et de Jean Belot.

Les manuscrits médiévaux exposés sont tous conservés à la BGE. Ils appartiennent soit à la collection Petau acquise en 1720 par Ami Lullin et léguée à la Bibliothèque de Genève en 1756 (88 manuscrits dont 56 médiévaux en latin ou en français), soit à la collection des Comites latentes appartenant à une fondation privée qui a déposé ses manuscrits à l'ex-BPU en 1977 (167 manuscrits dont 123 médiévaux).

Le bréviaire et le livre d'heures acquis par la Ville de Genève en 2007 et 2008 sont également exposés ainsi qu'un manuscrit du XIe siècle, inédit – un « Commentaire de l'Apocalypse » par Beatus de Liebana – déposé en 2007 à la BGE par la Congrégation des Missionnaires de Saint-François de Sales.

17 octobre 2008/PHD

De la plume au plomb

L'invention de l'imprimerie n'est pas qu'une révolution technique subordonnée au développement de l'industrie papetière. C'est aussi une révolution culturelle, économique et esthétique.

Une révolution culturelle d'abord, car la transmission des savoirs devient en principe plus fiable, mais surtout plus intensive et plus extensive, au moment même où l'humanisme, renouant avec l'Antiquité, porte sur les trésors de son héritage un regard critique. De nouveaux contenus accèdent à une diffusion élargie, mais livres de piété et vieux romans de chevalerie continuent de se tailler la part du lion. Le caractère gothique et le romain coupent l'Europe en deux aires distinctes pour près de quatre siècles. Les usages de la lecture changent. L'émergence des langues vernaculaires et l'accès d'un plus grand nombre aux textes fraieront la voie à la Réforme des institutions ecclésiastiques et des mentalités.

Une révolution économique ensuite, car d'artisanale qu'elle était, la production du livre devient une activité industrielle, liée à l'essor du capitalisme et soumise aux lois du marché. Il faut produire pour être rentable, les coûts décroissant en proportion du tirage. Il faut diffuser pour absorber la production. Il faut défendre ses droits de propriété contre ses concurrents : la marchandise se pare d'une enseigne commerciale ; le libraire se prévaut d'un monopole octroyé par privilège ; bientôt fleuriront les éditions pirates. De nouveaux métiers font leur apparition – correcteur, fondeur de caractères. D'anciens copistes ou enlumineurs se convertissent à la typographie ou à la gravure.

Une révolution esthétique enfin, car si le livre conserve pour enveloppe la forme du codex, son aspect intérieur évolue. Les outils de repérage dans son espace se généralisent. L'identité des acteurs – auteur, traducteur, éditeur, libraire, imprimeur – s'affiche d'abord à la fin, puis sur le seuil du livre. La gouge et le burin chassent peu à peu le pinceau.

C'est cette transmutation de l'or des enlumineurs en plomb des typographes, cette métamorphose d'un objet unique, fait main, de prix, en un objet plus commun, multiplié, disséminé, qu'explore cette exposition. Elle confronte par paires manuscrits et incunables, interrogeant leurs interactions, jalonnées d'emprunts réciproques et d'innovations, dans des domaines aussi variés que le dessin de la lettre, la mise en page, la structuration de l'information et l'illustration.

Les incunables de la Bibliothèque de Genève

Par convention, on désigne sous le nom d'incunables (d'un mot latin signifiant « berceau ») les livres imprimés avant 1501, car ils sont nés, pour ainsi dire, dans le berceau de l'imprimerie. Dans la seconde moitié du XV^e siècle, environ 35 000 éditions ont vu le jour en Europe, qui représentent 15 à 20 millions d'exemplaires. Il n'existe de la plupart des éditions incunables que quelques exemplaires dispersés dans le monde.

La Bibliothèque de Genève conserve un ensemble remarquable de 466 incunables. Plus de la moitié entrent dans les catégories de la théologie, des Bibles et des ouvrages de piété ; l'histoire et les auteurs classiques représentent un peu plus d'un dixième chacun, la littérature profane d'une part, les sciences et la médecine, d'autre part, moins d'un dixième, le poids de la pédagogie est insignifiant. Le latin (85 %) l'emporte largement sur le français (10 %). 1/4 de ces incunables ont été imprimés en France, 1/5 en Suisse, un autre 1/5 en Allemagne et 30 % en Italie.

Quelques exemplaires de luxe ont été imprimés sur vélin, c'est-à-dire sur un parchemin de qualité supérieure fait à partir de peaux de veaux mort-nés. Certains sont ornés d'enluminures, d'autres de gravures sur bois, parfois surpeintes ou coloriées à la main.

Nombre de ces ouvrages sont entrés dans les collections par voie de don. 49 d'entre eux ont été donnés par le préfet du département du Léman Capelle en 1811. Un autre généreux donateur, Jean-Louis Du Pan (1787-1846), membre de la direction de la Bibliothèque pendant sept ans, lui a fait don de pas moins de 125 incunables. L'institution lui doit donc un quart de ceux qu'elle possède aujourd'hui. Une bonne douzaine de volumes ont appartenu à François Bonivard (1493-1570) et 22 titres proviennent de la bibliothèque La Grange.

Le catalogue numérisé des incunables de la BGE est accessible en ligne à l'adresse suivante :

<http://doc.rero.ch/record/10663>

Les incunables genevois

La Bibliothèque de Genève possède 45 des quelque 100 ouvrages imprimés à Genève avant 1501.

En 1480, des ateliers typographiques ont fonctionné dans quelque 110 villes réparties dans toute l'Europe occidentale. Le premier livre imprimé à Genève date de 1478, soit moins d'un quart de siècle après la parution de la Bible de Gutenberg (v. 1456). Sept libraires-imprimeurs ont été actifs à Genève avant 1501. Les deux premiers étaient, sans surprise, allemands. On doit à un troisième imprimeur d'origine allemande, Louis Cruse, la moitié de la production d'incunables genevois. Genève ne deviendra ville universitaire qu'en 1559, quand Calvin fondera le Collège et l'Académie. Un embryon de bibliothèque existait depuis quelques années déjà et son premier catalogue (1572) recensera 723 titres en 554 volumes, mais seulement 4 incunables, dont aucun n'est genevois.

La moitié des 100 incunables genevois couvre les domaines de l'histoire et de la littérature profane en français, parmi lesquels l'édition originale de L'Histoire de Mélusine (1478) et celle du Roman de la Rose (v. 1481). De nombreuses rééditions locales des mêmes titres témoignent de leur succès. À l'époque déjà, le tirage est pour l'essentiel destiné à l'exportation. Il faudra attendre la Réforme pour voir l'imprimerie prendre véritablement son essor. En effet, moins de 4 % des ouvrages parus à Genève au XVI^e siècle sont antérieurs à 1536.

Le catalogue numérisé des incunables genevois est accessible en ligne à l'adresse suivante :

<http://doc.rero.ch/record/10664>

17 octobre 2008/TD

« Feuilletter » les manuscrits

Découvrir un manuscrit dans une vitrine, c'est un plaisir. Mais... on n'en aperçoit que deux pages ! L'envie nous prend de le feuilleter. Lors d'une exposition, c'est impossible. D'ailleurs, si des dizaines de visiteurs en tournaient les pages, le livre serait soumis à rude épreuve et ne résisterait pas aux manipulations.

Les technologies modernes nous offrent des solutions de rechange. Née d'une initiative de la Bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Gall et de l'Institut d'études médiévales de l'Université de Fribourg, la base de données E-codices met à la disposition de toute personne intéressée, chercheur de haut niveau ou simple amateur de documents anciens, des copies intégrales de près de trois cents manuscrits médiévaux conservés dans une quinzaine d'institutions suisses. Il suffit de vous installer à un ordinateur relié à Internet, n'importe où dans le monde, et vous pourrez « feuilleter » telle bible saint-galloise du XVI^e siècle, le Missel d'Urbain Bonivard ou la *Conjuration de Catilina*, de Salluste, du XV^e siècle.

www.e-codices.ch

Grâce au généreux soutien de la Fondation Mellon (New York) et de fonds publics – notamment E-lib.ch, la Bibliothèque électronique suisse, projet de la Conférence universitaire suisse –, le site E-codices continue de s'enrichir. Il est placé sous le patronage d'une commission de l'Académie suisse des sciences humaines – le *Curatorium Codices electronici Confoederationis Helveticae* – composé de conservateurs de manuscrits, d'historiens, d'historiens de l'art et de spécialistes des nouvelles technologies.

Quatre manuscrits exposés dans l'Espace Ami Lullin pourront ainsi être feuilletés de la première à la dernière page sur les écrans mis à la disposition des visiteurs, ou à domicile :

- Un épistolier de Saint-Gall, utilisé pendant la messe pour la lecture de l'épître du jour, du début du X^e siècle ;
- Un livre d'heures à l'usage de Paris, richement enluminé, datant du troisième quart du XV^e siècle ;
- *La Fleur des Histoires* de Jean Mansel, un condensé d'histoires bibliques et profanes datant du troisième quart du XV^e siècle, décoré par un artiste flamand de grand renom, Guillaume Vrelant ;
- *Une Introduction à la cabale* en écriture cursive, illustrée de nombreuses figures allégoriques, cosmologiques ou encore liturgiques peintes dans des couleurs vives, au XVI^e siècle.

20 septembre 2008/BR